

Dans le labyrinthe d'une mémoire oubliée

# LOUVAIN-LA- REVOLUTION





REPORTAGE ET ENQUÊTE  
**FRANÇOIS BRABANT**

PHOTOS AU PÉROU :  
**VICTOR IDROGO ET F.B.**

COLLAGES  
**CLAIRE ALLARD**

Pendant trente ans, de 1960 à 1990, l'histoire de l'Amérique latine s'est partiellement écrite en Belgique. Dans une université bilingue, puis scindée, devenue un foyer pour des milliers d'exilés pour qui elle était simplement « Lovaina ». Beaucoup d'entre eux étaient portés par un idéal révolutionnaire : bâtir un continent plus juste, renverser les structures iniques de leurs pays d'origine. Entre-temps, le monde a changé — et guère dans le sens que ces jeunes espéraient. Leurs rêves appartiennent au passé, mais les traces en sont encore chaudes, et bien des témoins, toujours vivants. « Wilfried » est parti à leur rencontre, des deux côtés de l'Atlantique.

Fresque de l'artiste cubain Francisco Ribero, à Louvain-la-Neuve. Peinte en 1992 pour commémorer « cinq cents ans de résistance contre la conquête ».







## I. Le pays original

Plaza de Armas, il n'y a que les enfants pour virevolter sous les hauts acacias, pour courir entre les allées qui longent de petits étangs. Les adultes, assommés par la moiteur émolliente de la fin d'après-midi, économisent leurs gestes. Restent assis sur les bancs publics, entre les poivriers sauvages, les *ceibos* aux fleurs rouge sang et les *huarangos* typiques des régions désertiques. La chaleur tropicale compose un ciel à la lumière crayeuse, diaphane. Sous les ponts des rues alentour, s'étalent des fresques contestataires ou simplement poétiques. Le quartier de Barranco, autrefois un village, a depuis longtemps été aspiré par la ville de Lima. Il reste néanmoins une parcelle d'esprit bohème dans une agglomération démentielle, 11 millions d'habitants. Un lieu que l'on croirait conçu pour les cartes postales, riche en anciennes demeures coloniales aux façades pastels, avec leurs balcons de bois vermoulu qui donnent sur l'océan. En dix minutes de marche, on a les pieds dans l'eau. On y accède par un long escalier qui part de la place et dévale jusqu'aux vagues du Pacifique. Grâce

de l'hémisphère sud, en ce mois de février, ce sont les vacances d'été. Les plages sont bondées le long de la Panaméricaine.

« *Chaque fois que je viens à Lima, je cherche à loger dans ce quartier* », indique David Méndez Yépez. Le trentenaire, chanteur et musicien avec le groupe Chicos y Méndez, a changé en 2024 de registre artistique. Avec sa sœur Marisel, il a fait aboutir une idée qui fermentait depuis longtemps en lui : une pièce de théâtre qui raconterait l'écartèlement de leurs vies, entre Belgique et Pérou, au passé et au présent. C'est leur histoire personnelle, c'est celle de leurs parents, mais c'est une histoire qui les dépasse, celle de milliers de femmes et d'hommes qui portaient un songe, celui d'une Amérique latine plus juste et solidaire.

La pièce s'appelle *Recordar c'est vivre à nouveau*. Du verbe *recordar*, se souvenir. Elle a été jouée l'an passé dans plusieurs théâtres de Wallonie et de Bruxelles. En ce mois de mars 2025, David et Marisel se préparent au grand saut, la confrontation avec le public péruvien à l'occasion d'une

Marisel et David Méndez Yépez, dans le quartier de Magdalena Del Mar, à Lima, en février 2025.



**Victor Méndez dissémine ses documents (romans latino-américains, tracts révolutionnaires...) aux quatre coins de Louvain-la-Neuve, en une myriade de cachettes connues de lui seul. Chaque été, il rouvre ses caisses et trie leur contenu. Sa conception des vacances : un voyage à travers ses souvenirs. Jusqu'à ce soir d'hiver où son téléphone sonne dans le vide.**



mini-tournée, trois représentations à Lima, une à Arequipa. David apparaît les traits tirés. *« Ça a été un énorme défi logistique de monter l'organisation, le financement. Là, je suis épuisé. Je n'ai pas trop l'espace émotionnel pour réaliser ce qui va se passer. »*

Tout a commencé dans ce même quartier de Barranco, en décembre 2021. Pour les septante ans d'Isabel Yépez, la mère de David et Marisel, la famille réunie avait entrepris un long voyage dans le pays originel. Le fils de Marisel était tout petit. Pendant que leur mère le gardait, David s'est échappé avec sa sœur. Dans un bar, il lui a confié son projet de pièce de théâtre. Marisel n'a rien oublié de cette conversation fondatrice : *« J'ai dit à David que je voulais participer à l'aventure. Il n'était pas trop d'accord car il voulait développer son propre rapport au Pérou. »* Née au Pérou, elle avait un an et demi lorsque ses parents ont migré vers l'Europe. David, le cadet, a vu le jour en Belgique. Il a grandi avec le sentiment d'un manque, d'un retard à rattraper, sentiment encore accentué par les longs séjours de sa sœur au Pérou — six mois après la rhéto, puis encore quatre mois pour des stages pendant ses études de médecine.

Du temps a passé, la pièce est devenue réalité. Et dans ce quartier de Barranco, assis à une table au fond du bar Juanito, une taverne tout en longueur, un peu sombre malgré les hautes verrières, les limonades se boivent lentement. Les mots sont à peine couverts par le grésillement obsédant du ventilateur. La conversation s'apparente à un répit avant la bataille. La première de la pièce au théâtre Yuyachkani de Lima doit avoir lieu dans trois jours, et il reste mille choses à régler, entre les répétitions, les tracas liés à la captation vidéo, l'impression des programmes, les contacts avec l'ambassade de Belgique... Le temps d'une pause, David et Marisel remontent aux sources de leur histoire, dépliant l'album familial.

Leurs parents, Isabel Yépez et Victor Méndez, sont venus en Belgique pour étudier. Ils y sont restés bien plus longtemps qu'ils ne l'auraient voulu. Après l'école, quand les deux petits enfants rentraient à la maison, dans le quartier de l'Hocaille à Louvain-la-Neuve, ils trouvaient un morceau de Pérou délocalisé. Le tourne-disques passait en continu de la musique latino. Le facteur déposait dans la boîte aux lettres de larges enveloppes au papier bruni, bardées d'une dizaine de timbres multicolores. La grand-mère restée de l'autre côté de l'océan ravitaillait les exilés en épices andines, en *mazamorra* élaborée avec du maïs bouilli. Les enveloppes contenaient aussi les journaux du pays. Le soir, à table, les parents dissertaient des nouvelles de là-bas, souvent mauvaises.

Marisel se souvient de deux élèves chiliennes de sa classe en primaire. *« Un jour, elles sont rentrées au Chili avec leur famille. Et moi, je pensais : l'an prochain, nous aussi, on rentre au Pérou ! »* Mais le temps s'écoule, et *« l'an prochain »* est sans cesse postposé. Vient le moment où il n'est plus du tout question de *« l'an prochain »*. Le pays traverse des heures affreuses. Le Sentier lumineux, un mouvement de guérilla maoïste, planifie depuis les campagnes une insurrection fanatique et cruelle contre les *« ennemis du peuple »*. Les principes sectaires de l'organisation n'auront d'équivalent nulle part ailleurs en Amérique latine, à tel point que l'on en parlera comme des *« khmers rouges latinos »*. Parallèlement, le Mouvement révolutionnaire Tupac Amaru (MRTA) mène sur d'autres fronts une lutte armée inspirée par les préceptes de Che Guevara. En retour, des milices paramilitaires d'extrême droite assassinent dans l'impunité.

Le 31 janvier 1991, la police péruvienne déclenche l'opération Caballero. En dix-sept lieux de Lima, les forces spéciales procèdent à des perquisitions simultanées. L'appartement occupé par la tante





Lima, février 2025.



de Marisel et David est l'un des endroits visés. Adelaida Méndez, une institutrice de 42 ans, vit avec sa mère, dans le quartier de Santa Catalina. Elle fume une cigarette quand, depuis son balcon, elle voit la rue en contrebas embouteillée de voitures. Des hommes cagoulés frappent à sa porte. Plus tard, on apprendra que les recherches ciblent toutes les personnes qui ont été en contact avec Nelly Evans, une religieuse défrôlée qui a épousé la cause du Sentier lumineux. Dans l'appartement occupé par Adelaida Méndez, les enquêteurs trouvent neuf caisses en carton. Ils y découvrent des armes, de faux passeports, et le gros lot : une cassette vidéo où l'on voit Abimael Guzman, le leader du Sentier lumineux, danser sur la musique de *Zorba le grec*<sup>1</sup>, entouré de tous les dirigeants de l'organisation. La vidéo est diffusée au journal télévisé. Elle provoque une commotion nationale. Trente-quatre ans plus tard, pas un Péruvien n'a oublié le moment exact où il a vu ces images. Pour la première fois, la population découvrait alors les visages de tous les chefs clandestins qui terrorisaient le pays depuis des années. La perquisition dans l'appartement de Santa Catalina mène en 1992 à la capture d'Abimael Guzmán et porte un coup fatal au Sentier lumineux. Le nom d'Adelaida Méndez s'étale en gros titres dans la presse. Les journaux s'interrogent sur le rôle trouble de « la maîtresse soupçonnée de terrorisme ». Celle-ci clame son innocence : elle ignorait le contenu des caisses stockées chez elle, jure-t-elle. À Louvain-la-Neuve, ses neveux suivent l'affaire sans tout comprendre mais voient bien le stress qui assaille leurs parents. D'autant que ces derniers étaient les propriétaires de l'appartement occupé par Adelaida à Santa Catalina.

D'instinct, Victor Méndez veut retourner au pays, faire libérer sa sœur, qu'il sait innocente. Depuis le Pérou, son beau-frère l'en dissuade : « *Ne reviens pas ! Les caisses ont été trouvées chez vous. Vous allez vous faire arrêter.* » Victor Méndez enseigne alors l'espagnol à l'Institut des langues vivantes de Louvain-la-Neuve. Rongé par l'impuissance, il tente d'agir à distance. C'est son fils David qui, dans le bar de Barranco, raconte la suite. « *Mon père a remué ciel et terre pour faire libérer sa sœur. En particulier, il actionne les réseaux de l'université de Louvain. Il va voir le recteur pour expliquer son histoire, qui n'est pas une histoire facile à expliquer. Le recteur aide notre père à contacter les autorités ecclésiastiques pour faire pression sur le gouvernement péruvien.* » De fil en aiguille,

1 Film de Michael Cacoyannis sorti en 1964. Il popularise dans le monde entier le sirtaki et le folklore grec. La bande-originaire est signée par le compositeur Mikis Theodorakis, militant du Parti communiste grec.

contact est pris avec un prêtre belge établi à Lima. Originaire d'Eben-Emael, dans la Basse-Meuse, Hubert Lanssier a mis sa vie au service des droits humains. Il coordonne une équipe d'avocats qui défend toutes les personnes injustement emprisonnées, dans ces années où, au nom de la lutte antiterroriste, la répression s'abat tous azimuts. Victor Méndez parvient à organiser une rencontre en prison entre Hubert Lanssier et sa sœur Adelaida. Face à l'institutrice soupçonnée de terrorisme, l'ecclésiastique cherche à comprendre les tenants et aboutissants.

— Pourquoi avoir accepté quand Nelly Evans vous a demandé d'entreposer ces caisses chez vous ?

— Je la connaissais. Je n'avais pas de raison de refuser un service à une amie.

Hubert Lanssier ne bronche pas. Il creuse le dossier, demandes des précisions. Au sortir de l'entretien, le prêtre fait une blague grinçante : « *Maintenant que vous me connaissez, je peux vous laisser ma mallette ?* » La détenue rit jaune. Elle devra pourtant au prêtre belge sa libération, le 17 juillet 1996.

« *Tous les dimanches, mon père nous faisait enregistrer des chansons qu'on envoyait à notre tante en prison* », se rappelle Marisel. Des années plus tard, quand David interviewera Adelaida Méndez, en vue de sa pièce de théâtre, celle-ci lui confiera que lors de sa détention, elle n'avait pas de quoi écouter les cassettes reçues de Belgique. Le temps aura filé. Au début des années 2000, le Sentier lumineux est pour l'essentiel démantelé, le Pérou retrouve une paix précaire. Une fenêtre s'ouvre pour enfin envisager un retour, « *l'an prochain* »... « *Mais à ce moment-là, j'avais 20 ans, situe Marisel. Ma vie était en Belgique, j'étudiais la médecine, je n'allais plus aller au Pérou.* »

La nostalgie gagne Victor Méndez. La maison familiale devient trop étroite pour ses volumineux souvenirs : romans latino-américains, tracts révolutionnaires, comptes-rendus de réunions... Il dissémine ses documents aux quatre coins de l'université, en une myriade de cachettes connues de lui seul. Chaque été, il rouvre ses caisses et trie leur contenu. Sa conception des vacances : un voyage à travers ses souvenirs. Jusqu'à ce soir d'hiver où son téléphone sonne dans le vide. La famille traverse des heures d'angoisse. Le mardi 21 janvier 2014, le corps du professeur est repêché dans le lac de Louvain-la-Neuve. Suicide, agression, accident ? Ses enfants vivent avec cette question jamais résolue.

David et Marisel entrecroisent leurs mots, méditent à voix haute sur cet exil qui n'aura jamais pris fin.

— Le fait de n'être jamais rentré au Pérou, c'est une grande blessure avec laquelle on a grandi.

— Mon père avait planifié sa vie : quatre, cinq ans en Europe, puis revenir. Il était dans une période de doute intellectuel. Fallait-il croire encore en la révolution ? Il pensait qu'avec des outils intellectuels peaufinés, un nouveau bagage théorique, il allait y voir plus clair, être utile au Pérou. Tout le projet de vie de mes parents, c'était de servir leur pays.

— Pour maman, ça reste la tragédie de sa vie. C'était une génération où le collectif primait sur l'individuel. La carrière individuelle n'avait de sens que pour aider au collectif. Il fallait servir ! Leur vie militante, c'était leur vie tout court. C'était le moment dans l'histoire où on croyait que la révolution allait arriver. Il fallait juste l'aider un peu.

— Nos parents sont d'une génération qui a cru qu'elle pouvait tout changer. Nous, on n'a jamais connu ça. Et ce sentiment-là, même si finalement ça s'est fini mal, je le leur envie un peu. Que fait-on avec la désillusion, le désenchantement ? Mon ambition, ce n'est pas d'être heureux malgré mes blessures, c'est d'être heureux avec mes blessures.

## II. Vérité et réconciliation

Il règne à Magdalena del Mar, quartier de classe moyenne, une ambiance apaisée, sans ostentation, à rebours des inégalités explosives qui déchirent la ville de Lima. Rolando Ames et Carmen Lora y habitent une maison qui respire une vie entière d'engagement social et de travail intellectuel. Il a été avocat, sociologue, a étudié à l'université de Louvain dans les années 1960. Elle est psychopédagogue, spécialiste des questions de genre en Amérique latine. Ils avaient noué une forte amitié avec Victor Méndez et Isabel Yépez avant que le couple ne quitte le Pérou, et ils ont suivi avec affection le parcours de Marisel et David. « *Ce qu'ils ont fait avec leur pièce de théâtre, c'est quelque chose que n'ont pas fait d'autres jeunes de leur génération au Pérou*, observe Rolando Ames. *Il y a au Pérou des enfants de militants qui ont connu cette histoire d'une gauche qui échoue, ou qui a été réprimée... Des jeunes nés dans les années 1980 et 1990 qui ont vécu les mêmes événements... Mais ils ne les ont pas racontés. Peut-être parce qu'ils n'en ont pas eu la possibilité.* »







Rolando exhume tout le contexte d'une époque révolue, où la jeunesse croyait dur comme fer dans un monde meilleur. Histoire complexe, pleine de sigles, de noms propres et de circonvolutions. Rolando Ames a connu Victor Méndez au moment où celui-ci militait au sein de l'UNEC, l'union nationale des étudiants catholiques. Victor était inscrit à l'université publique San Marcos, Rolando enseignait à l'université catholique de Lima, et un écart de quinze ans les séparait. Mais le courant passait bien. « *Je suis devenu une espèce d'oncle pour lui* », confie Rolando Ames, aujourd'hui âgé de 87 ans. Tous les courants de la gauche et de l'extrême gauche se côtoient alors, dans un foisonnement de sigles et de mots d'ordre. Les mariatéguiques, les marxistes-léninistes, les castristes, les maoïstes, les chrétiens de gauche... « *Il y avait même une tendance pro-albanaise.* » Dans ce panorama, Victor Méndez émerge par sa personnalité généreuse et joviale, son visage rond, son désir d'aider les autres, et sa foi chrétienne affirmée — pas si courant dans les cercles de gauche de l'université publique. Pour toutes ces raisons, ses camarades le surnomment *el obispo*, « l'évêque ».

En 1980, la coalition Izquierda Unida vise à rassembler toutes les organisations de la gauche péruvienne en un grand parti de masse. Lorsqu'il se porte candidat au Sénat aux élections de 1985, Rolando Ames choisit Victor Méndez, « *un organisateur hors-pair* », comme chef de campagne. Marisel, la fille de Victor et Isabel, naît en pleine campagne électorale. Le nourrisson est emmené dans tous les meetings. Avec, au final, un résultat prometteur : Izquierda Unida s'impose comme la deuxième force politique du Pérou. L'espoir naît d'une gauche capable de diriger le pays et de réaliser la transformation sociale attendue. « *On a été sur le point d'y arriver, mais les divergences l'ont emporté. C'était une chose d'être unis dans la lutte, pour protester. C'en était une autre de s'accorder sur un programme commun dans le but de gouverner.* »

Rolando Ames, Victor Méndez et bien d'autres basculent parmi les perdants de l'histoire. Débordés par une ultra-gauche qui veut faire advenir la justice sociale par la *guerre populaire*, non par le suffrage universel. Tout un symbole : le Sentier lumineux a fait irruption le 17 mai 1980 en brûlant des urnes électorales à Chuschi, dans la région d'Ayacucho, lors du premier scrutin libre après la dictature militaire. Se dessine la fracture entre une gauche démocratique et une gauche terroriste. Celle-ci prend un tour toujours plus atroce. María

Elena Moyano, maire Izquierda Unida de Villa El Salvador, une commune pauvre bâtie sur le désert, au sud de Lima, défie le Sentier lumineux. Cette activiste sociale et féministe de 33 ans, afrodescendante, participe à un repas de quartier, un soir de 1992, quand quinze guérilleros sendéristes entrent dans la salle. Une membre du commando lui tire dans la poitrine et la tête, puis emmène son cadavre. Le Sentier lumineux dynamite le corps en pleine rue.

Pendant ce temps, le pouvoir politique mute. En 1990, le mathématicien Alberto Fujimori a gagné de manière inattendue le second tour de l'élection présidentielle, face à l'écrivain Mario Vargas Llosa. Ce professeur d'université s'est fait connaître par sa participation régulière à une émission de débat de la télévision publique. Deux ans après son arrivée à la tête de l'État, Fujimori imprime un virage autoritaire. Il dissout le parlement, interdit les partis d'opposition, censure la presse et autorise les pires exactions de l'armée pour réprimer les *subversifs*. Fujimori se maintient au pouvoir jusqu'en 2000. La gauche démocratique est définitivement perdante et marginalisée.

Un certain désenchantement gagne toute l'Amérique latine. « *Fujimori s'est rapproché des milieux d'affaires. Avec lui, la politique se dépolitise, analyse avec le recul Carmen Lora. L'idée l'emporte que ce qu'il faut, ce ne sont plus des politiques au sens classique du terme, mais des gestionnaires à poigne.* » Fujimori, à sa manière, annonce Berlusconi, Trump et Bolsonaro.



On a rendez-vous avec Jean-Marie Ansion, mais Jean-Marie Ansion existe-t-il encore ? Les habitants du quartier Jesús María où il réside, l'administration péruvienne et les moteurs de recherche ne connaissent que Juan Ansion, un sociologue qui enseigne à l'université catholique de Lima. Dans son salon bardé de livres, l'intéressé éclaire les motifs de son identité double. Il a débuté ses études à Louvain en 1966. « *La moitié des étudiants étrangers étaient latinos. Cette année-là, quatre-vingt étudiants péruviens sont arrivés à Louvain.* » Par la grâce des travaux de groupe, il a rencontré sa future épouse, et future ministre du gouvernement péruvien. « *Nous étions quelques camarades qui nous connaissions depuis les candis. Un de nous a dit : la petite noire, là, faut l'inviter ! Ce qu'il a fait, timidement. Et finalement, c'est moi qui me suis marié avec elle.* »

La Belgique d'alors baigne dans les stéréotypes, teintés de racisme plus ou moins conscient. Jean-Marie Ansion brosse ce tableau à gros traits quand son épouse entre dans la pièce. Gloria Helfer est une tornade de naturel et de pétulance. Elle raconte les premiers repas passés dans sa belle-famille belge, où elle rencontre une réelle bienveillance, loin des regards pesants qu'elle a parfois sentis sur elle à Louvain. « *Dans cette famille ouverte, chaleureuse, la contrepartie, c'était qu'on te regardait comme une chose exotique* », rapporte-t-elle. Dans une Europe encore peu habituée à la présence immigrée, l'Amérique latine se résume à quelques images tropicales. « *Pour ma famille, le Pérou, c'était Tintin dans "Le temple du soleil"* », résume Jean-Marie Ansion. Fils de militaire, ce dernier est alors membre d'un petit groupe pacifiste, le mouvement Gandhi. Ce qui lui pose un cas de conscience : de l'avis général, la lutte armée est la seule voie crédible pour éman-

**« Il y avait cette envie chez nous d'agir pour lutter contre la pauvreté, mais pour y parvenir, il fallait être un bon enseignant, un bon anthropologue, un bon économiste, un bon psychologue. Et donc il fallait se former ! C'est pour ça que nous allions étudier en Europe. »**

Gloria Helfer, ancienne étudiante à Louvain et ancienne ministre de l'Éducation au Pérou

ciper les peuples du tiers-monde, de l'Algérie au Vietnam. Gloria éclate d'un rire sonore à l'évocation des débats enflammés avec son amoureux : « *Comment le pacifisme pouvait-il se combiner avec la gauche révolutionnaire ? C'était impossible.* »

Fille de militaire (« *mais d'un militaire progressiste* », insiste-t-elle), Gloria Helfer retrace l'état d'esprit qui animait nombre d'étudiants latinos à Louvain, nés au Pérou, en Colombie, au Mexique, au Salvador ou au Brésil. « *Il y avait cette envie chez nous d'agir pour lutter contre la pauvreté, mais pour y parvenir, il fallait être un bon enseignant, un bon anthropologue, un bon économiste, un bon psychologue. Et donc il fallait se former ! C'est pour ça que nous allions étudier en Europe.* »

On passe du bureau au patio, où la conversation se poursuit sous un figuier de Barbarie, entre les bougainvilliers et les orchidées et les

anthuriums rouges. Un rafraîchissant jus de maracuja s'invite dans les verres. Gloria et Jean-Marie racontent l'amour fulgurant, le mariage rapide, la première fille née en Belgique, la décision d'aller vivre au Pérou en 1972. Le gouvernement du général progressiste Juan Velasco entend alors mener de front réforme agraire, réforme éducative, réformes de l'industrie, de la pêche et du commerce. « *Mais nous pressentions que la réforme de l'éducation serait celle qui soutiendrait toutes les autres, pour ce nouveau Pérou que nous voulions* », indique Gloria Helfer. Entrée au ministère de l'Éducation, elle participe à l'élaboration des nouveaux programmes, inspirés par le théoricien brésilien Paulo Freire, auteur d'une « *pédagogie de l'opprimé* ».

Mais en 1975, un putsch fait tomber Velasco. Un autre militaire lui succède, plus conservateur, qui défait la réforme. La démocratie revient en 1978. Puis ce sont les années de sang, l'horrible guerre menée par le Sentier lumineux. En 1990, Gloria Helfer devient ministre de l'Éducation. Mais son mandat ne dure que quelques mois.

En 2001, une commission de vérité et réconciliation est instaurée au Pérou. Elle vise à faire la lumière sur toutes les violations des droits humains commises au cours des vingt années précédentes. Le modèle s'inspire du processus enclenché en Afrique du Sud après la fin de l'apartheid. La présidence de la commission est confiée à Salomon Lerner Febres, docteur en philosophie de l'université de Louvain. Le rapport final est rendu public en 2023. Dans la foulée, l'ancien président Alberto Fujimori est condamné pour crimes contre l'humanité et pour corruption, et plus tard emprisonné.

Vingt ans après leur publication, les conclusions de la commission de vérité et réconciliation restent très contestées par la droite conservatrice. Celle-ci n'a jamais admis que le document qualifie comme « *conflit armé* » des événements qui relèvent selon elle de la lutte antiterroriste. Ces dernières semaines, les tensions se sont encore accrues. Un climat pesant règne au Pérou depuis la destitution par le parlement, en décembre 2022, du président de gauche Pedro Castillo, après seize mois de mandat. C'est l'ancienne vice-présidente Dina Boluarte qui exerce aujourd'hui la direction du pays. Elle est soutenue par une majorité parlementaire hétéroclite, dominée par deux partis d'extrême droite. Keiko Fujimori, la fille de l'ex-chef d'État, a par trois fois échoué de justesse





Région d'Ayacucho, années 1980. Les enfants d'une école veillent le corps d'un élève tué lors d'un massacre commis par le Sentier lumineux.

En 1987, la « marche du sacrifice » : des milliers de personnes venues des Andes protestent contre leurs conditions de vie en ralliant Lima à pied.

au second tour des élections présidentielles (48,6%, 49,9% et 49,9% en 2011, 2016 et 2021). Les sondages la donnent favorite pour l'échéance de 2026.

Dans ce contexte, Gloria Helner insiste sur la nécessité de maintenir, coûte que coûte, un regard complexe sur l'histoire. *« La mémoire est un thème clé. Ceux qui ont causé ce désastre, cette misère humaine que furent les années de violence, ne veulent pas qu'on garde la mémoire. Ils veulent l'oubli. »* Juan Ansion complète : *« Le rapport de la commission de vérité et réconciliation, c'est la meilleure recherche en sciences humaines qui ait été réalisée au Pérou, de loin ! Il n'existe aucun travail comparable, que ce soit par la quantité de données, la précision des entretiens, la rigueur de leur récolte, le sérieux dans l'analyse. Les négationnistes nient toute cette réalité-là. Parce que les négationnistes nient tout. Y compris le réchauffement climatique. Aujourd'hui, personne n'écoute personne. Mais ce rapport est là pour les générations futures. »*

### III. Les veines ouvertes

Chaque pays d'Amérique latine a ses propres traumatismes. La même expérience de la conquête brutale et du colonialisme soude toutefois les peuples du continent. Leur sort obéit aux mêmes structures, disséquées par l'écrivain uruguayen Eduardo Galeano dans un ouvrage mémorable, *Les veines ouvertes de l'Amérique latine*. Ce livre-manifeste, paru en 1971, mêle le reportage, l'histoire, l'économie. Il exhume la saga déchirante de pays spoliés. Où l'exploitation des indiens, des esclaves africains, puis d'un prolétariat réduit à la misère a permis l'accumulation de fortunes gigantesques. Où l'extraction de l'argent et de l'étain, les plantations de cannes à sucre et de caoutchouc, les cultures du café et du cacao ont autorisé des gains colossaux. Mais où — c'est la tragédie de l'Amérique latine — ces richesses ne reviennent jamais aux populations locales. Elles ont bénéficié aux armateurs d'Anvers, aux négociants néerlandais, aux banquiers anglais, aux capitalistes de Boston et de New York... À quel prix humain ? Vers l'an 1616, le gouverneur espagnol Juan de Solorzano remarquait que dans les mines de mercure de Huancavelica, au Pérou, « les ouvriers meurent dans un délai de quatre ans en général ». À la fin du xx<sup>e</sup> siècle, dans le quartier de Casa Amarela, à Recife, au nord-est du Brésil, plus de la moitié des enfants meurent avant d'atteindre leur premier anniversaire.



Eduardo Galeano soutient, chiffres à l'appui, que c'est l'exploitation sauvage de l'Amérique latine qui a en grande partie permis une accumulation de capital sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Laquelle a donné une impulsion décisive à l'essor industriel de l'Europe et des États-Unis. L'auteur met en évidence une autre particularité latino-américaine : la présence d'une oligarchie qui engrange des profits mais ne les réinvestit pas dans l'économie régionale. L'élite multiplie les dépenses d'apparat, tandis que la valeur ajoutée file ailleurs. Dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les entreprises néerlandaises raffinent et commercialisent le sucre brut des Caraïbes et du Brésil. Dans les années 1970, ce sont des firmes nord-américaines qui régissent le commerce du café brésilien, et deux des cinq plus grandes firmes qui assurent l'exportation du coton péruvien ont leur siège aux États-Unis.

L'injustice permanente, visible partout, forme la trame des sociétés latino-américaines. Elle a créé un terrain propice aux confrontations violentes. Au Pérou, cette réalité a pris une forme particulière avec l'émergence du Sentier lumineux. Les dirigeants de l'organisation maoïste avaient théorisé la *cuota del sangre*, la cotisation du sang : non seulement inévitable, mais souhaitable pour mener à bien la révolution. La réponse de l'appareil d'État fut souvent la répression. Le rapport de la commission de vérité et réconciliation établit le bilan du conflit armé à 69 280 morts et disparus, civils, militaires et guérilleros, entre 1980 et 2000.

Que faire de cette douleur-là ? La commission a préconisé la création d'un musée de la mémoire. Après maintes péripéties, et l'action résolue de l'écrivain Mario Vargas Llosa, qui a joué de toute son influence pour qu'aboutisse le projet, le Lugar de la memoria (LUM) a été inauguré en 2015. Un fragile consensus se dessinait : tirer un trait sur la violence ; ne pas transmettre aux jeunes générations le poids de la haine ; éviter de bâtir le renouveau sur l'amnésie.

À Lima, le LUM se dresse en haut d'une falaise, comme adossé à la ville immense, face à l'océan Pacifique. C'est un ensemble de béton de facture brutaliste, avec les articles de la déclaration des droits humains gravés dans de hautes colonnes. Depuis la plateforme qui mène à l'entrée du musée, sous une lumière aveuglante, orangée, on observe le lent mouvement des parapentes dans le ciel, le roulis des vagues, on entend les coups de klaxon de la circulation infernale sur la route côtière bordée de palmiers.

À l'intérieur, il règne un silence grave, presque un recueillement. Ce dimanche, il y a très peu de touristes étrangers. La plupart des visiteurs sont des Péruviens et des Péruviennes, de tous les âges et de toutes les classes sociales. Beaucoup défilent en silence, s'arrêtent devant les panneaux explicatifs, fixent des photos parfois insoutenables. Des cartes reflètent la dimension très localisée de la violence. La région d'Ayacucho, pourtant très peu peuplée, a concentré 40 % des victimes, pendant que de larges franges du territoire national restaient à l'écart du conflit. On mesure le travail d'équilibriste réalisé par l'équipe du LUM : relater un déchirement collectif, sans trahir les faits, mais en respectant la sensibilité, les opinions de chaque visiteur.

L'une des parties les plus captivantes du musée est une salle parsemée de piliers, qui sont autant d'écrans vidéo diffusant chacun un témoignage. Comme une polyphonie de la douleur. On entend un homme gay qui fut torturé, cible du « nettoyage social » ordonné par le MRTA ; une femme violée par des militaires ; la fille d'un maire de la gauche nationaliste abattu par le Sentier lumineux ; un jeune écrivain, fils de deux dirigeants sendéristes tués en opération ; un paysan qui avait douze ans lors du massacre d'Accomarca commis par l'armée, où périrent son père et son petit frère de huit mois ; un militaire handicapé à vie après un affrontement avec le MRTA... On en ressort avec la conviction que toutes les souffrances ne s'annulent pas, ne se contredisent pas, mais se répondent et s'additionnent. Reconnaître la vérité de chacune d'elles n'est en aucun cas relativiser les autres.

La mémoire reste cependant un terrain de conflit. Début janvier 2025, le gouvernement péruvien a sèchement limogé le directeur du LUM, Manuel Burga. C'est donc à son domicile, et non à son bureau désormais vide, que l'on se rend pour le rencontrer. Cet historien, ancien recteur de l'université publique San Marcos, vit au huitième étage d'un immeuble dressé dans le quartier d'affaires de San Isidro, dans un vaste appartement au parquet lustré, entre les murs décorés de reproductions de Miro, Kandinsky et Picasso. L'historien articule nettement, en pédagogue, s'arrête de temps à autre pour vérifier que l'on prend bien note. Il a gardé ses réflexes de professeur, prend un plaisir manifeste à exposer sa pensée. Ponctue ses explications de petits rires amusés. Il commente d'une voix calme sa récente éviction.



« Ceux qui ne vont pas au LUM supposent que le musée est une apologie du terrorisme. Bien sûr, ça n'a rien à voir. Je n'ai jamais sympathisé avec aucune organisation terroriste. » Quelle ironie de l'accuser de collusion avec les terroristes, lui qui n'a jamais milité dans aucun parti, fût-ce dans les temps tumultueux de sa jeunesse. « Je me tenais à l'écart de l'agitation et de la politique. Mais j'observais que le Pérou était un pays avec une très grande population pauvre, marginalisée. Depuis toujours, le Pérou a fonctionné fondamentalement pour une élite créole, liménienne, qui vit dans l'entre-soi, et qui se concentre exactement dans ce quartier où je vis aujourd'hui. » Manuel Burga éclate de rire, et ajoute : « Ça m'a toujours dégoûté un peu. »

**L'injustice permanente, visible partout, forme la trame des sociétés latino-américaines. Elle a créé un terrain propice aux confrontations violentes. Au Pérou, cette réalité a pris une forme particulière avec l'émergence du Sentier lumineux. Les dirigeants de l'organisation maoïste avait théorisé la *cuota del sangre*, la cotisation du sang : non seulement inévitable, mais souhaitable pour mener à bien la révolution.**

En tant qu'historien, il défend la nécessité d'entretenir la mémoire. Salue l'initiative de ces deux jeunes Belgo-Péruviens qui ont choisi de se confronter à un passé complexe. Il a rencontré David Méndez alors que celui-ci menait ses premières recherches. Il lui avait ouvert toutes les archives du LUM. En échange, il avait demandé au jeune chanteur venu de Bruxelles un concert gratuit dans l'auditorium du musée, qui porte le nom du prêtre belge Hubert Lanssier.

Manuel Burga a étudié à l'université San Marcos quelques années avant Victor Méndez et Isabel Yépez. Même s'il ne les a pas connus, il sait dans quel bain les parents de David et Marisel ont été formés. « La révolution cubaine, c'était vu comme l'heure de l'Amérique latine ! Cuba a mis les horloges là où elles devaient être. Toute la jeunesse de San Marcos était une jeunesse progressiste, convaincue que le chemin de l'histoire passait par Cuba. Victor et Isabel burent les idées et l'atmosphère de leur époque. Les jeunes étaient

de gauche. Maintenant, il semblerait que les jeunes soient de droite. Parce que c'est une autre période historique. On ne devrait ni s'en offusquer, ni s'en étonner. »



Effervescence à l'entrée du théâtre Yuyachkani. La file s'allonge jusque sur la rue. Les deux cents places ont déjà été réservées, mais de nombreuses personnes sont venues malgré tout, ce vendredi soir, dans l'espoir de pouvoir assister à la première représentation de *Recordar c'est vivre à nouveau*. Bon an, mal an, le public s'installe sur les gradins en bois, dans ce haut lieu du théâtre alternatif péruvien depuis les années 1970. Peu après 20 heures, les lumières s'éteignent. David et Marisel apparaissent sur scène.

En Belgique, la pièce était aux deux tiers en français, un tiers en espagnol sous-titré. Au Pérou, les proportions s'inversent. En mots, en gestes, le frère et la sœur explorent à tâtons l'engagement de leurs parents, leurs dilemmes éthiques, l'histoire du Pérou... Les insertions musicales donnent à la pièce sa couleur unique. David s'assied sur le *cajón*, et tout en le frappant des mains, rappelle l'origine afro-péruvienne de cette caisse en bois popularisée par le répertoire flamenco. Après une allusion furtive, et drôle, à Manu Chao, il s'empare du charango, petite guitare des régions andines, et joue quelques notes de *El pueblo unido jamás sera vencido*. Quelques notes, pas plus, car ici chacun reconnaît immédiatement l'hymne emblématique du groupe chilien Quilapayun, bande-son de toutes les luttes. Lorsque David et Marisel entonnent *El plebeyo* (le plébéien), une très ancienne valse péruvienne, toute la salle reprend spontanément les paroles en chœur.

Ambiance soudain plus grave quand Marisel évoque la détention de sa tante et prononce le nom de Nelly Evans. Un murmure parcourt la salle. Dans le public, presque tout le monde connaît le patronyme de cette ancienne dirigeante du Sentier lumineux, associé aux pires heures du terrorisme. David joue à la guitare la mélodie de *Zorba le grec*. Le moment est d'une intensité d'autant plus vive qu'Adelaida Méndez assiste à la pièce, assise quelque part dans la salle. Nouveau trouble, plus tard, quand Marisel raconte qu'elle promène son fils près du lac de Louvain-la-Neuve, et que celui-ci lui demande pourquoi son grand-père est mort dans cette grande eau calme.





De 1980 à 2000, le Pérou traverse vingt années d'une guerre civile qui ne dit pas son nom.

Au final, ce n'est pas une photographie exacte de l'histoire que propose la pièce, mais sa version remâchée, triturée, passée au tamis du temps qui passe. Elle flotte encore dans les esprits quand on se retrouve, deux heures après la sortie du théâtre, dans un bar de Miraflores, au milieu de la nuit. « *Depuis que je me suis lancé dans la conception de cette œuvre, j'ai mal au dos. Je me réveille chaque jour à quatre heures du matin* », confie David. S'il ouvre la voie à la résilience, le travail de mémoire a aussi ses zones de tension.

#### IV. Louvain-la-rouge

En 1953, le Collège pour l'Amérique latine est fondé à Louvain. Il a pour mission de préparer les prêtres belges candidats à un départ outre-Atlantique. Au programme : philosophie, théologie, cours d'espagnol et de portugais, leçons d'histoire, de géographie et de littérature latino-américaines. Le Collège accueille aussi des prêtres et séminaristes latino-américains venus se former à Louvain. Du fait de son caractère catholique, l'université bénéficie de la confiance de la haute société latino-américaine.

C'est ainsi qu'en 1954, un jeune prêtre colombien arrive à Louvain pour étudier la sociologie. Il est issu d'une famille de la bourgeoisie libérale, mais non catholique. Il a découvert par lui-même le christianisme. Il s'est enthousiasmé pour ce Jésus qui fréquente les infréquentables, snobe les nantis, et affirme qu'il est plus facile pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille que pour un riche d'entrer au royaume des cieux.

La mère de Camilo Torres l'accompagne lors de ses premiers mois en Belgique. Le prêtre vit avec elle dans un appartement de la Bondgenotenlaan,

près de la gare. L'endroit devient le lieu de rassemblement des étudiants latinos. Les soirées y sont animées. Camilo Torres déménage ensuite dans une résidence étudiante à Heverlee. Il se familiarise avec les réalités sociales belges. D'un naturel liant, il noue de nombreux contacts en dehors de l'université. Il se rend souvent dans une paroisse de la banlieue de Liège où il découvre le quotidien des mineurs et des métallurgistes. Son dynamisme, sa vivacité d'esprit épatent l'un de ses professeurs de sociologie, le chanoine François Houtart.

L'éveil politique de Camilo Torres a pour toile de fond l'antagonisme Est-Ouest de la guerre froide. Comme dans un jeu d'échecs, les deux maîtres du monde — États-Unis et Union soviétique — avancent leurs pions. Tentent d'affaiblir l'adversaire, en évitant la confrontation directe. L'Asie, l'Amérique latine et l'Afrique ne comptent que comme terrain de jeu de leurs manœuvres. Dans les pays du Sud, un mécontentement s'affirme peu à peu. Face aux deux grands blocs, un « troisième monde » s'annonce. En 1955, la conférence de Bandung, en Indonésie, réunit pour la première fois les représentants de vingt-neuf pays d'Asie et d'Afrique. Parmi les orateurs vedettes du nouvel axe, se trouvent le président indonésien Sokarno, le président égyptien Nasser et le Premier ministre indien Nehru. Ce dernier invente une expression qui fera florès. Il parle de « non-alignement », car ces acteurs refusent de se situer dans l'orbite soviétique ou étasunienne.

L'Amérique latine reste d'abord à l'écart de ce mouvement. Et pour cause : les États-Unis la considèrent comme leur chasse gardée. Tout au long du xx<sup>e</sup> siècle, ils se livrent à de multiples interventions militaires, à visage plus ou moins découvert, en Haïti, au Mexique, en Colombie, en République



Camilo Torres.

dominicaine, au Guatemala... Le message est clair: ils ne laisseront pas les gouvernements de ces pays prendre des positions contraires aux intérêts étasuniens. Mais bientôt, un événement bouleverse la donne. Le 2 décembre 1956, quatre-vingt-deux guérilleros débarquent sur la côte sud-est de Cuba. Ils sont emmenés par un avocat volubile, Fidel Castro. Un médecin argentin les accompagne: Ernesto Guevara, que Castro a rencontré lors de son exil au Mexique. Ses camarades le surnomment *Che*. Pourchassés par les troupes du dictateur Fulgencio Batista, les guérilleros tiennent bon.

**Louvain acquiert la réputation d'une *universidad roja*, une université rouge. Dans les milieux conservateurs latino-américains, on considère désormais d'un œil critique cette ville belge dont les étudiants reviennent avec des idées radicalisées.**

Ils s'organisent dans les montagnes. La rébellion grandit. Le 8 janvier 1959, Fidel Castro et ses hommes entrent dans La Havane. « *Cuba 1959, ça change tout! C'est un catalyseur énorme*, énonce Guy Bajoit, professeur émérite de sociologie à l'UCLouvain. *Ça donne à l'ensemble de l'Amérique latine une espèce de modèle dont la gauche se saisit et qu'elle essaye de reproduire. C'est ce qui place aussi l'Amérique latine au centre de l'attention, en Europe et ailleurs.* »

Camilo Torres suit ces événements à distance, mais avec attention. Il a quitté la Belgique fin 1958, une poignée de jours avant que le régime de Batista ne s'effondre. De retour en Colombie, il fonde à l'université nationale de Bogota la première faculté de sociologie. Toute l'Amérique latine vibre bientôt d'un même élan. Des mouvements de guérilla apparaissent en Argentine, en Bolivie, au Brésil, au Guatemala, au Venezuela... En Colombie, le Parti communiste parvient à organiser des groupes de paysans dans des zones rurales qui échappent au contrôle de l'État: ce sont les « républiques indépendantes ». Face à la répression de l'armée pour les éradiquer, les groupes rebelles se structurent. Cela donne naissance, en mai 1964, aux Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC). « *Les guérillas sont un problème social dont les racines se confondent avec celles du pays lui-même. C'est pour cette raison qu'il est inutile de les condamner en se servant de qualificatifs moraux* », déclare Camilo Torres dans une interview en 1966.

Peu à peu, le regard du prêtre s'aiguise. Sa fibre sociale, sa compassion pour les démunis demeurent, mais ses analyses se font plus tranchantes. Dans une émission télévisée, il explique son cheminement: « *Quand j'ai compris que la charité, l'amour, pour être véritables et sincères, devaient être efficaces, j'ai compris qu'il était nécessaire de l'unir à la science. C'est pour cette raison que je suis devenu sociologue. Mais en étudiant la sociologie, je me suis rendu compte que pour donner à manger aux masses, pour donner une éducation aux masses, l'aumône du paternalisme ne suffisait pas. Et qu'il fallait organiser notre société de manière différente.* »

Le charisme de Camilo Torres opère. Sa popularité dans l'opinion publique grandit. Il fonde un hebdomadaire, sillonne le pays pour accélérer la prise de conscience des milieux populaires, tente d'unir les organisations progressistes divisées. Ce virage à gauche explicite lui vaut l'hostilité déclarée de la hiérarchie de l'Église colombienne. Camilo Torres demande sa « réduction à l'état laïc ». En janvier 1966, il rejoint dans les montagnes les guérilleros de l'ELN, un mouvement de guérilla d'inspiration castriste. Dans une lettre ouverte à ses compatriotes, reprise par les principaux journaux du pays, il annonce avoir pris un chemin sans retour: « Dans les moments où le désespoir du peuple atteignait ses limites extrêmes, les classes dirigeantes trouvaient toujours un moyen



pour tromper le peuple, le détourner de la lutte, et l'apaiser par de nouvelles formules qui aboutissaient toujours au même résultat : pour le peuple, la souffrance, pour les riches, le bien-être. » Il conclut que seule la lutte armée peut améliorer le sort du peuple. Le 15 février de la même année 1966, il est tué dans un accrochage avec l'armée. La presse publie la photo de son cadavre, la barbe hirsute, les yeux gonflés.

Sa mort embarrasse les dignitaires catholiques, aussi bien en Europe qu'en Amérique latine. On s'interroge : comment une telle « dérive » a-t-elle été possible ? Beaucoup soulignent le rôle de Louvain dans sa radicalisation. Le prêtre, équilibré avant son départ pour la Belgique, en serait revenu subversif. C'est la thèse soutenue, en mars 1966, par le théologien colombien Vicente Andrade, dans un texte qui analyse la fin de vie dramatique de Camilo Torres : « On l'envoya faire des études de spécialisation à Louvain, centre d'agitation idéologique impropre à ceux dont la formation spirituelle n'a pas de bases solides... »

Louvain acquiert la réputation d'une *universidad roja*, une université rouge. Dans les milieux conservateurs latino-américains, on considère désormais d'un œil critique cette ville belge dont les étudiants reviennent avec des idées radicalisées. Louvain est d'autant plus montrée du doigt qu'elle a contribué à former un autre rebelle charismatique de l'Église latino-américaine.

Gustavo Guttierrez a grandi à Barranco, à une époque où ce n'était pas encore Lima. Durant son adolescence, il a souffert d'ostéomyélite,

une grave infection osseuse. Six années durant, il a dû rester alité. Il en a gardé pour toujours une empathie pour les fragilités humaines. De 1951 à 1954, il étudie la philosophie et la psychologie à Louvain. Ordonné prêtre en 1959, il enseigne à l'université catholique de Lima tout en s'occupant d'une paroisse dans le quartier pauvre de Rimac. En juillet 1968, à Chimbote, il donne une conférence intitulée : « Vers une théologie de la libération. » C'est l'acte fondateur d'un mouvement qui va rayonner dans le monde entier, en particulier dans les pays du Sud. Du même coup, Gustavo Guttierrez devient la figure de proue du courant contestataire au sein de l'Église catholique. Le sens même du message chrétien est de défendre « une option préférentielle pour les pauvres », argumente-t-il. « La pauvreté n'est pas une fatalité, c'est une condition ; ce n'est pas une infortune, c'est une injustice. Elle est le résultat de structures sociales et de catégories mentales et culturelles, elle est liée au mode de construction de la société. »

Carmen Lora l'a bien connu. « *Malgré ses livres traduits dans le monde entier et le succès international de la théologie de la libération, au Pérou, Gustavo n'était pas perçu comme le leader de ce courant. Tout le monde le voyait comme une personnalité tellement simple... Ce qui impressionnait, c'était sa capacité de communication et d'écoute.* » Dans ces années-là, du Brésil à la Colombie, dans les cénacles dirigeants, grandit l'idée que la théologie de la libération constitue une menace majeure, et que ses adeptes sont des communistes. Au Pérou, les médias relaient des rumeurs selon lesquelles Gustavo Guttierrez serait un ami d'Abimael Guzman, le leader du Sentier lumineux. Le décalage est immense entre ce curé de quartier, *padre Gustavo*, si sympathique, et le portrait démoniaque qu'en dressent les médias de droite. Cela donne lieu à des scènes cocasses, à une époque où la télé reste rare. Un jour, Gustavo se retrouve face à un homme qui lui parle d'un horrible prêtre communiste dénommé Gustavo Guttierrez. « *Je suis cet homme-là* », répond Gustavo à son interlocuteur médusé.



Pendant ce temps, la cohorte des étudiants latino-américains à Louvain grandit. « *Là-bas, entre Latinos, nous découvrons que nous parlions la même langue, que nous partagions les mêmes problèmes* », relate Gloria Helfer. Un club

Années 2010, à l'université de Medellín, en Colombie. Les figures de Camilo Torres et de Che Guevara réunies lors d'une protestation étudiante.







Chantal Mouffe.

de musique latino-américaine se crée dans un des locaux de l'université. On y passe en boucle *La pollera colora*, l'un des standards de la cumbia colombienne. Un jour, des affiches annoncent la venue d'Helder Camara, «l'évêque des pauvres», l'une des grandes figures de la théologie de la Libération, opposant résolu au pouvoir militaire alors installé au Brésil. «*Nous nous sommes précipités pour écouter sa conférence dans le plus grand auditorio de Louvain.*»

«*Un soir, nous avons organisé une sorte de ballet, où les étudiants de chaque nationalité présentaient une danse de leur pays*, poursuit Gloria Helfer. *J'ai dansé une marinera typique du Pérou. Des étudiants de gauche latinos m'ont reproché d'avoir participé à ce spectacle. Selon eux, ça ne cadrerait pas avec l'image que nous devons donner de nos pays. Ils avaient une vision très rigoriste du militantisme.*»

L'Amérique latine de ces années-là est secouée par une vague de coups d'État militaires de droite : après le Brésil en 1964, c'est au tour de la Bolivie en 1971, du Chili et de l'Uruguay en 1973, du Pérou en 1975, de l'Argentine en 1976... «*Alors arrivent d'autres étudiants latinos, des réfugiés porteurs à la fois d'une expérience douloureuse et d'une aspiration au changement très forte*, commente Michel Molitor, professeur émérite de sociologie. *Ils vont aussi partager avec leurs collègues toute leur sensibilité, leur discours, leur colère, leur souffrance.*»

## V. Louvain-la-merde

Il n'est pas rare que l'émulsion latino-américaine déborde, et infuse jusque dans les esprits d'étudiants belges, jusque-là de bon aloi. C'est en gros ce qui arrive à un fils de boucher-charcutier qui a grandi à Roclenge, dans la vallée du Geer, à la jonction des provinces de Liège et du Limbourg. Conrad Detrez fréquente le collège Saint-Hadelin de Visé, puis le collège Saint-Lambert de Herstal, avant d'entrer au petit séminaire de Saint-Trond. Il se dirige vers la prêtrise. Pourquoi ? Il livrera la réponse dans un de ses écrits ultérieurs : «J'étais entré au séminaire parce que je n'aimais pas la vie que les gens mènent. Leurs travaux, leurs passe-temps, l'usine, le commerce, le mariage et leurs conversations ne me disaient rien, je cherchais autre chose, une autre vie et cette vie, on me l'avait démontré, c'était celle des prêtres.»

Conrad Detrez arrive à Louvain en 1959. Il loge au Collège pour l'Amérique latine, situé dans un ancien monastère rédemptoriste, sur la Tervuursestraat. Il y partage le quotidien avec septante autres étudiants, belges, français, néerlandais, mais aussi costaricains, nicaraguayens, argentins, vénézuéliens, mexicains... Les grandes grèves de l'hiver 1960, le régionalisme wallon dégrossissent sa conscience politique. Plus tard, bien plus tard, dans son roman *L'herbe à brûler*, Conrad Detrez racontera sur un mode hilarant la montée des tensions linguistiques qui vont mener à la scission de l'université, et au démantèlement de la section francophone vers Louvain-la-Neuve. Pour l'heure, il n'est qu'un séminariste parmi d'autres. Il assiste aux manifestations de milliers d'étudiants flamands qui dépavent les trottoirs et bloquent la circulation. Il voit un climat d'agitation et de bagarres gagner la ville. À sa grande surprise, la plupart des Latinos prennent parti pour les Flamands : selon leur grille d'analyse, les francophones se comporteraient en colons dans une ville flamande.

Plus tard aussi, il relatera la forte impression que lui a laissée la conversation avec un étudiant brésilien qui juge dérisoires les arguties belgo-belges. «Chez lui, écrit Conrad Detrez, on se divise sur des choses plus graves : la torture, la faim, la guérilla, la misère, tout ce qui fait le tran-tran de l'Amérique du Sud. Et il me dépeint une fresque pleine de bouches tordues, de sang, de bras déchiquetés, parle d'hommes qu'on émascule, de jeunes gens qu'on ligote sur des enclumes, de ventres de mère que dévorent, avec leurs fœtus, des rats.»

Une photo existe où l'on voit Conrad Detrez entouré de son père, de sa sœur, de son frère, sur un quai du port d'Anvers en 1962. L'étudiant a dans sa poche un billet pour un long voyage en paquebot vers le Brésil. «J'ai quitté Louvain comme on quitte, recruté d'air vicié, un w.-c. public», dira-t-il.

La suite, il la raconte dans ses romans à tonalité autobiographique : le travail dans les bidonvilles, l'engagement auprès de la théologie de la libération, le rapprochement avec des militants marxistes, l'activisme syndical, les cellules militantes, les ouvriers de la sidérurgie, les nuits de carnaval torrides, le sexe sur la plage, les poursuites par la police du régime, la fuite en Uruguay, le retour au Brésil, Volta Redonda, Bahia, Rio, la clandestinité, les interrogatoires à coups de poings, le visage aplati par la botte des soldats, les tortures à l'électricité, tout nu sur une table de fer, et finalement l'expulsion vers l'Europe...

Conrad Detrez ne trouve sa voie ni dans la prêtrise, ni dans la révolution. Une vie d'écrivain s'ouvre à lui. Il reçoit le prix Renaudot 1978 pour *L'herbe à brûler*. Dans la première partie du livre, sur un mode farcesque, il affuble de toutes sortes de qualificatifs ironiques ou sarcastiques la cité d'Érasme où son destin s'est joué : *Louvain-la-grande, Louvain-la-merde, Louvain-la-sainte...*



Fille de médecin, Chantal Mouffe a grandi à Lambusart, village minier proche de Charleroi. Elle est inscrite à l'institut Paridens de Beaumont, avant d'étudier la philosophie à Louvain. «À dire vrai, j'ai tout fait sauf étudier la philosophie», confessa-t-elle. Elle est présidente de l'Assemblée générale des étudiants de Louvain, rédactrice en chef du journal étudiant, *L'Escholier*, édité en format A4 et financé par les autorités de l'université, sous la supervision directe d'un chanoine. Lequel n'apprécie guère la direction de gauche que l'étudiante carolo donne à la publication.

Deux événements creusent sa conscience politique : la révolution cubaine et la guerre d'Algérie. Dans la vieille ville de Louvain, Chantal Mouffe est active dans les réseaux de soutien au FLN algérien. Elle passe beaucoup de temps avec les étudiants latinos. Se marie avec un Colombien. Fin 1967, elle arrive à Bogota, «pour faire la révolution», comme elle le dira plus tard. Le projet initial est d'organiser une école de cadres syndicaux, mais le Parti communiste empêche le projet d'aboutir. La révolution reportée sine die, Chantal

Mouffe entame une carrière académique à l'université nationale de Bogota. Elle reste six ans en Colombie, puis enseigne dans plusieurs institutions prestigieuses, à Harvard, à Princeton, au Collège international de philosophie à Paris, et à l'université de Westminster enfin.

Chantal Mouffe est désormais en couple avec le philosophe argentin Ernesto Laclau, qui sera son compagnon pendant trente ans. En 1985, elle cosigne avec lui *Hégémonie et stratégie socialistes*. L'ouvrage, rédigé en anglais et rapidement traduit en espagnol, peut être considéré comme le texte fondateur de toute une lignée. Dans un contexte d'offensive néolibérale (Reagan, Thatcher) et de retombée de la contestation post-68, Chantal Mouffe et Ernesto Laclau y dessinent une nouvelle voie pour la gauche, en s'écartant à la fois de la social-démocratie et du marxisme orthodoxe. Pour les deux auteurs, la spirale de l'échec doit être enrayée en formulant un discours qui unifie les résistances éparses qui émanent de la société : revendications sociales et économiques, mais aussi écologistes, féministes, antiracistes, indigènes... Laclau et Mouffe ne nient pas l'importance des classes sociales, mais il lui préfère la notion de «peuple», qui permet de mieux catalyser l'énergie des différentes luttes. Leur ouvrage trouve un écho particulier en Amérique latine. Malgré les années passées en Angleterre, où elle vit désormais, Chantal Mouffe continue de parler l'espagnol avec l'accent colombien, et le français avec l'accent carolo.



Mai 2025, dans un coin de Louvain-la-Neuve où la toponymie a des airs de jardin botanique. La rue de la Sarriette voisine avec la place de la Marjolaine, la rue de la Citronnelle, la place des Giroflées et la rue de l'Angélique. Guy Bajoit, 88 ans, vit rue des Primevères. Depuis la gare, on y accède en remontant la scavée du Biéreau, un étroit sentier pavé creusé dans la terre, presque caché dans le feuillage des arbres. C'est l'une des rares traces de l'ancienne campagne brabançonne dans une ville nouvelle qui a tout aplati pour s'ériger.

Guy Bajoit a grandi dans une famille ouvrière où l'on parlait wallon. Père conducteur de train, mère couturière à domicile. En 1961, après des études d'ingénieur commercial, il entre à l'administration de l'université, en charge des budgets et finances. Peu à peu, il ouvre les yeux







Conrad Detrez.

2 MIR: Movimiento de izquierda revolucionaria (Mouvement de la gauche révolutionnaire). Parti bolivien fondé en 1971. Le parti chilien du même nom a été créé en 1965.

sur les inégalités qui traversent le monde. « *Je lisais sur les pays du Sud, sur le tiers-monde. Je lisais, je lisais, je lisais!* » Un livre est décisif dans sa prise de conscience, *Géographie de la faim*, du médecin brésilien Josué De Castro. « *Il décrit les enfants de Sao Paulo qui attendent que le camion-poubelle arrive et déverse son chargement sur la montagne des immondices, dont ils mangeront les restes. L'image m'a bouleversé. Elle ne m'a jamais quitté.* »

Guy Bajoit confie ses états d'âme au recteur de l'université, Édouard Massaux. Un dialogue s'engage.

— Je ne peux plus supporter de passer mes journées à faire des bilans financiers alors que deux enfants sur trois dans le monde meurent de faim.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Contribuer à changer cela.

Ni une, ni deux, Guy Bajoit crée le Secrétariat du tiers-monde. Le nouvel organe vise à soutenir, notamment via des bourses d'étude, les jeunes intellectuels asiatiques, africains et latino-américains. Il s'installe au cœur de l'administration universitaire, dans les anciennes halles qui servaient au Moyen Âge de salle de vente aux drapiers, soutenues par des piliers vieux de cinq siècles. Des conférences s'organisent : on y entend le sociologue français Alain Touraine, l'économiste marxiste égyptien Samir Amin, l'économiste André Gunder Frank, d'origine allemande, mais installé en Amérique latine, où ses théories exercent une influence considérable sur la gauche révolutionnaire, notamment le MIR chilien. « *On avait le soutien d'Édouard Massaux*, rapporte Guy Bajoit. *C'était un prêtre progressiste,*

*profondément antifasciste, pour des raisons personnelles. Il était de Neufchâteau. Ses deux parents avaient été tués lors de l'invasion nazie de mai 1940. Pendant des années, seul, il avait assuré les soins et l'éducation de son petit frère. Il en avait gardé un rejet de l'extrême droite. Pinochet, il ne pouvait pas le sentir!* »

À côté de l'Alma, le restaurant universitaire, se trouve le Cercle international des étudiants étrangers à Louvain (CIEE). C'est le lieu de la conscientisation, grâce à des présidents charismatiques, comme le palestinien Naïm Khader, le cap-verdien Jorge Barbosa. C'est dans la grande salle du CIEE qu'est projeté en 1975 *Il pleut sur Santiago*, un film de fiction, tourné en français, qui met en scène le coup d'État du général Pinochet contre Salvador Allende.

Guy Bajoit se marie avec une Chilienne. « *Elle était l'une des secrétaires d'Allende. Le jour du coup d'État, elle s'est rendue au palais présidentiel, elle n'a pas pu entrer. Elle est arrivée comme réfugiée politique en Belgique.* » Le responsable du Secrétariat du tiers-monde se rapproche par ailleurs de deux étudiants boliviens, Carlos Quiroga et Franz Barrios, militants du MIR<sup>2</sup>. Ceux-ci lui confient une mission : rechercher de l'argent en Europe pour financer la lutte en Bolivie.

Neuf dirigeants du MIR sont assassinés en janvier 1981 à La Paz. « *Une élimination par des militants de droite organisée par le président bolivien lui-même. J'avais trois amis intimes parmi eux.* » Après la chute du dictateur Hugo Banzer, l'un des fondateurs du MIR, Jaime Paz Zamora, devient président de la Bolivie en 1982. Lui aussi est un ancien étudiant de Louvain. Mais son arrivée au pouvoir se fait au prix d'un pacte avec Banzer, l'ennemi d'hier. « *Il a trahi son parti* », juge Guy Bajoit. Pour la gauche latino-américaine, c'est en tout cas l'apprentissage des désillusions, des renoncements et de la realpolitik.

Au Chili, la dictature de Pinochet tient toujours. Les universités sont sous contrôle militaire, les recteurs remplacés par des généraux, les sciences sociales évacuées du programme. Le sociologue Michel Molitor et d'autres professeurs de Louvain veulent agir. À défaut de révolution, ils envisagent une résistance intellectuelle. Ils se rendent chaque année sur place à partir de 1984. Protégés par le paravent de l'Église locale, ils contribuent à un réseau de centres de recherche informels, donnent des formations à des militants syndicaux, dans un cadre semi-clandestin.

Le chanoine François Houtart est l'une des figures incontournables de ces années-là. L'ancien professeur de Camilo Torres a fondé en 1976 le Centre tricontinental, foyer tiers-mondiste établi à Louvain-la-Neuve, mais indépendant de l'université. Trois ans plus tard, les guérilleros sandinistes ont renversé au Nicaragua la dictature d'Anastasio Somoza. Une première depuis Cuba 1959. François Houtart connaît personnellement plusieurs ministres du nouveau gouvernement sandiniste. À l'été 1983, il met sur pied une initiative conjointe avec l'université jésuite Centroamericana, à Managua, la capitale nicaraguayenne. Le but est d'organiser un certificat parrainé par plusieurs professeurs de Louvain, qui enseigneront sur place pendant plusieurs semaines. Michel Molitor est du voyage. *« C'était une forme de soutien moral à l'université Centroamericana, et accessoirement aux sandinistes, politiquement à la mode, indique-t-il. On était encore dans la phase idéaliste. Quelques mois plus tard, on va découvrir les faces sombres du régime. »* Les premières décisions du pouvoir sandiniste ont, il est vrai, de quoi séduire : campagnes d'alphabétisation et de vaccination des enfants, réforme agraire, abolition de la peine de mort, gratuité des soins de santé...

**L'écrivain wallon Conrad Detrez voit un climat d'agitation et de bagarres gagner la ville de Louvain. À sa grande surprise, la plupart des Latinos prennent parti pour les Flamands : selon leur grille d'analyse, les francophones se comporteraient en colons dans une ville flamande.**

Le soir de leur arrivée, François Houtart, Michel Molitor et les autres professeurs de Louvain mangent dans l'un des rares restaurants de Managua. Conrad Detrez, qui travaille alors comme conseiller pour l'ambassade de France, se joint à leur table. L'écrivain se garde bien, en public, d'exprimer les réserves que lui inspirent le régime sandiniste. Deux ans plus tôt, dans son livre *Les noms de la tribu*, il a tiré à sa manière le bilan politique des expériences révolutionnaires. Il rejette désormais la lutte armée, pas tant pour des raisons morales que stratégiques : cette voie-là s'est révélée sans issue.

## VI. De Louvain à Miami

*« Qu'ont en commun Barcelone, New York et Louvain-la-Neuve ? »* La devinette est lancée par le professeur Philippe Van Parijs. Elle s'adresse à l'ex-Premier ministre espagnol Felipe Gonzalez, venu à Louvain-la-Neuve pour recevoir le titre de docteur honoris causa. Magnanime, le philosophe bruxellois livre la réponse : *« Elles ont toutes trois l'espagnol pour seconde langue. »* Face à l'homme d'État venu de Madrid, affirmer la primauté du catalan dans la ville de Gaudi ne manque pas d'espièglerie. Pour le reste, l'allégation est incontestable. Que l'Université catholique de Louvain soit si hispanophone, elle le tient à ses liens étroits et anciens avec l'Amérique latine. Mais en ce jour de février 1995, le vent commence à tourner. Avec l'émergence du programme Erasmus et la création d'un marché européen de l'enseignement supérieur, les Espagnols seront bientôt plus nombreux que les Latinos à Louvain-la-Neuve. *« Cela se double, en Amérique latine, d'un changement dans les polarités, une attractivité beaucoup plus importante du système nord-américain, analyse Michel Molitor. Le rêve des classes moyennes latinos, c'est Miami ! L'Europe perd beaucoup de son attractivité. »*

Les derniers gros contingents latinos arrivent au début des années 1990. Ils comptent dans leurs rangs un étudiant en économie équatorien qui a grandi à Guayaquil, Rafael Correa. Il participe aux 24 heures vélo. Il est membre actif de l'Assemblée générale des étudiants de Louvain (AGL). Pour les cinq cents ans de l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique, en 1992, il signe dans le journal étudiant *Le Cafard enchaîné* un article au titre univoque, « Cinq cents ans d'économie de conquête ». Aux Mercredis de la guitare, il interprète une chanson chilienne à la nostalgie déchirante, *Todo cambia*.

*« Pero no cambia mi amor. Por más lejos que me encuentre. Ni el recuerdo ni el dolor. De mi pueblo y de mi gente... »* Dans la maison du Brabant wallon où il vit aujourd'hui, Rafael Correa chante avec la fougue de ses vingt ans. L'ancien étudiant en économie a changé de statut. De 2007 à 2017, il a exercé en Équateur le mandat suprême, président de la République, avant de fuir son pays désormais gouverné par la droite. *« Pour moi, Louvain fut un rêve, déclare-t-il. Je venais d'un milieu pauvre. Je suis arrivé grâce à une bourse dans cette université qui était une légende en Amérique latine. J'étais de gauche, mais pas marxiste. Ma formation, c'était*





Rafael Correa.

*la théologie de la libération, et je savais que Camilo Torres et Gustavo Gutiérrez étaient venus ici avant moi.* » Au cours de ses années néo-louvainistes, Rafael Correa rencontre une étudiante namuroise, Anne Malherbe. Elle est à présent son épouse. Le couple a trois enfants.

**« Pour moi, Louvain fut un rêve. Je venais d'un milieu pauvre. Je suis arrivé grâce à une bourse dans cette université qui était une légende en Amérique latine. »**

Rafael Correa, président de l'Équateur de 2007 à 2017

En 2007, l'arrivée de Rafael Correa à la présidence de l'Équateur s'inscrivait dans une vague de gauche qui déferle alors sur l'Amérique latine : Hugo Chavez au Venezuela, Evo Morales en Bolivie, Tabare Vazquez puis Pepe Mujica en Uruguay, Nestor Kirchner puis Cristina Kirchner en Argentine... Portées sur l'art oratoire, toutes ces personnalités en appellent au peuple pour battre l'oligarchie nationale et la finance internationale. De près ou de loin, elles s'inscrivent dans un « populisme de gauche », tel que théorisé par la philosophe belge Chantal Mouffe. Cette dernière rencontre d'ailleurs à plusieurs reprises Cristina Kirchner, à la Casa Rosada, la résidence présidentielle à Buenos Aires. Peu à peu, Chantal Mouffe change de statut : d'universitaire reconnue, elle se mue en inspiratrice d'une gauche alternative à la recherche d'un nouveau souffle.

« Voir que mes idées inspirent des gens et nourrissent leurs pratiques, c'est le plus beau cadeau qu'on pouvait m'offrir », déclarait-elle en 2012.

« C'est très important que l'Europe se latino-américanise », recommandait-elle encore. Elle veut dire par là : que la gauche européenne assume une dose de populisme, ose manier les émotions et les affects, elle qui par tradition préfère les arguments rationnels et les statistiques — ce qui laisse un boulevard à l'extrême droite selon Chantal Mouffe. Message reçu cinq sur cinq par Jean-Luc Mélenchon. En septembre 2017, le leader de la gauche radicale française reçoit Rafael Correa pour l'université d'été de La France insoumise. Chantal Mouffe est présente dans l'amphithéâtre. Au cours de son long speech d'introduction, l'homme politique s'adresse à elle : « Merci d'être là, Chantal ! Les révolutionnaires du monde entier sont ici réunis aujourd'hui. »

## VII. Louvain-l'oubli

Isabel Yépez a vu ses enfants s'emparer de l'histoire familiale, la malaxer jusqu'à lui donner la forme d'une œuvre théâtrale. L'expérience a remué en elle des questionnements vertigineux. « Je suis restée beaucoup de nuits sans dormir », avoue-t-elle. Le nombre de ses années se répartit à présent en deux moitiés exactes, l'une au Pérou, l'autre en Belgique. « Je trouve les Européens beaucoup plus pessimistes que les Latino-Américains », dit-elle. Quand j'étais au Pérou, il y avait des raisons d'être désespérée : la violence, la dictature, la pauvreté... Malgré tout, nous avions l'espoir. Quand j'ai fini la licence à l'université, avec tous les étudiants, nous avons chanté l'hymne national mais aussi l'Internationale. Parce que nous étions convaincus que les choses pouvaient changer ! »

Sur scène, ce sont ses enfants qui ont raconté sa vie. En ce matin du mois de mai, elle déroule elle-même le fil de son existence, dans son bureau du bâtiment Leclerc, à Louvain-la-Neuve. Elle raconte les années de travail syndical aux portes des usines. Le programme tenait en trois lettres : OLE. Organiser, lutter, éduquer. Au contact des ouvriers, elle a appris à danser la salsa et le merengue. En 1975, après le coup d'État du général Bermudez, elle enseignait la sociologie à l'Université catholique de Lima, tout en militant de façon clandestine. Ses contacts ne la connaissaient que sous son nom de code, *compañera Quilla*, camarade Quilla, « la lune » en quechua.

La date de son arrivée à Louvain-la-Neuve jaillit de sa mémoire au jour près : 2 août 1986. *« Il pleuvait tout le temps ! Et il a fait froid, froid, froid, l'été 1986. On n'avait pas de quoi s'habiller. »* Plutôt qu'aux vêtements, Isabel et Victor avaient donné dans leurs valises la priorité aux livres utiles pour leur doctorat. Le couple a d'abord vécu dans un minuscule appartement du quartier des Bruyères. *« À l'époque, il y avait peu d'habitants à Louvain-la-Neuve. Le week-end, il ne restait que les étrangers. Avec des amis chiliens et colombiens, on prenait à tour de rôle une semaine de congé pour garder les enfants des trois familles. Une éthique de solidarité. »*

Il y eut le spleen du déracinement, l'adaptation abrupte à un nouveau pays, une autre langue. La belle-sœur détenue au Pérou, accusée de terrorisme. L'anxiété portée en secret, l'obligation de se taire devant les collègues, les efforts pour cacher le stigmate. Les soins quotidiens à David et Marisel, tout petits. Une fois ceux-ci endormis, Isabel Yépez retournait à son bureau, et jusque tard, dans le bâtiment désert, elle travaillait à sa thèse. Un soir, à 23 heures, elle est tombée sur un tag qui venait d'être inscrit place Montesquieu : *« Viva el camarada Gonzalo »*. Gonzalo était le pseudonyme d'Abimael Guzman, le président messianique du Sentier lumineux. Sa présence jusque sur les murs de Louvain-la-Neuve distillait un climat de menace.

Parmi ses amies à l'université, beaucoup n'ont appris cette histoire qu'en la voyant jouée au théâtre par David et Marisel. Pourquoi Isabel ne leur avait-elle rien dit ? *« Parmi les étudiants qui suivaient mes cours, il y avait des Péruviens. Je ne savais pas si parmi eux, se trouvaient ou non des militants du Sentier lumineux. Je préférerais me taire sur tout ce chapitre-là. »* D'autres épreuves ont suivi.

En 2002, elle apprend qu'elle souffre d'un cancer, subit les rayons de la chimio. *« Marisel me massait les pieds. David chantait. Ils m'ont soigné. »*

Depuis la place Montesquieu, on marche deux minutes vers la gare. Chaque jour, cet axe piéton est emprunté par des centaines d'étudiants et d'habitants. Ils passent devant une fresque murale aux couleurs éclatantes sans en connaître la signification, sans même la voir. Il est midi quand on y retrouve David et sa mère. La fresque date de 1992. Isabel Yépez coordonnait alors un collectif de chercheurs du Sud au sein de l'université. Ceux-ci entendaient commémorer « cinq cents ans de résistance contre la conquête » — et non la supposée « découverte » de l'Amérique par Christophe Colomb. En association avec l'Assemblée générale des étudiants de Louvain, ils s'employèrent à récolter des fonds pour faire venir le peintre cubain Francisco Rivero. Trente-trois ans plus tard, son travail est toujours là. On y voit le soleil et la lune, le serpent et le jaguar, le natif au torse ensanglanté par l'épée du conquistador, les chaînes des esclaves africains. Comme un défi à l'amnésie qui guette.

D'un registre à l'autre : David Méndez Yépez est ces jours-ci absorbé par l'enregistrement de son nouvel album, l'esprit rivé vers le concert du 2 octobre à l'Ancienne Belgique. Rentré du Pérou quatre semaines plus tôt, il analyse avec recul la réception de *Recordar c'est vivre à nouveau* par le public de Lima et d'Arequipa. *« En Belgique, ce qui ressortait dans les commentaires des personnes qui avaient vu la pièce, c'était comment reconstruire sa vie après une rupture — l'exil, la migration, ou le deuil, la perte d'un proche. Au Pérou, c'est d'abord la dimension politique de la pièce qui a retenu l'attention. Ici, la petite histoire, la vie intime ; là-bas, la grande histoire. »*

Louvain-la-Neuve est une ville labyrinthe. Y déambuler aux côtés de David Méndez Yépez, c'est palper le sac des souvenirs, sans trier les rires et les peines. L'avant-veille de sa mort, Victor Méndez avait mangé avec des amis au Coup de foudre, à deux pas de la gare, une institution où se sont attablées des générations de profs et d'étudiants. Depuis, le restaurant a fermé, remplacé par un traiteur thaï. On pousse la porte de l'Institut des langues vivantes. Au troisième étage, l'auditoire Esope 33 n'est jamais fermé — la porte n'a pas de serrure, pour une raison qu'on ignore. Cette curiosité colle bien, en tout cas, à l'esprit d'ouverture de Victor Méndez, qui y a souvent donné cours. Sa présence y subsiste, par la grâce d'une grande photo accrochée au mur qui le

Mai 2025. Dans la vieille ville de Louvain, une résidence étudiante porte toujours le nom de Camilo Torres.







Février 2025.  
Représentations de  
Recordar c'est vivre  
à nouveau au théâtre  
Yuyuachani de Lima.

montre tel que tous le connaissaient, avec son large sourire communicatif et son embonpoint.

Victor Méndez a étudié la philosophie, Isabel Yépez la sociologie. Le choix de leur fils de s'inscrire en économie les a déconcertés. Du haut de ses 17 ans, David les a renvoyés à leur échec : « *Est-ce que vous avez réussi à changer le monde ?* » En ouvrant la boîte noire de la mondialisation et des flux financiers, il serait mieux armé, croyait-il, pour bâtir un monde plus juste. « *J'étais arrogant et naïf. Pas plus que mes parents, je ne suis arrivé à changer le monde.* »

Les liens entre l'université et l'Amérique latine se sont distendus. Sur le campus, beaucoup ignorent tout de ce passé-là. « *Il n'y a pas de mémoire dans ce pays, et dans cette université en particulier* », cingle David. Il a été président de la FEF, la Fédération des étudiants francophones. Il a siégé au conseil académique de l'UCLouvain. « *Ça m'a frappé de voir à quel point les autorités étaient obsédées par la Chine, par les États-Unis, par les rankings. L'université est partie dans une course effrénée sur le marché international, alors qu'elle n'a aucune chance*

*de rivaliser avec le haut du classement. Par contre, il y a une région du monde où le nom Louvain résonne pour plein de gens, c'est l'Amérique latine. Là-bas, on a eu de l'impact sur le savoir, sur les droits humains, sur la recherche. On a formé plusieurs générations d'intellectuels. Et on ne capitalise pas dessus !* »

On marche le long du lac. L'hiver, quand l'eau gelait, David et Marisel y glissaient avec leurs lugues artisanales, des cartons du Aldi entourés d'un sac poubelle. On franchit un passage souterrain. La rampe du Couvent débouche sur une placette. Nichée entre deux volées d'escaliers à angle droit, une quinzaine d'appartements et de petites maisons s'imbriquent dans un bloc qui était autrefois la résidence Sicomore. David y a habité de trois à onze ans, parmi des voisins rwandais, congolais, vietnamiens, philippins, colombiens... « *Les résidents avaient en commun d'être des intellectuels originaires du Sud, souvent de régions en conflit, et impliqués pour le changement social.* »

Par la rampe du Val, on atteint la piscine où Victor Méndez aimait emmener ses deux enfants. L'épicerie « Chez Georges » a changé de nom. La cantine africaine a été remplacée par un « fresh food restaurant » à tonalité italienne. Le Centre tricontinental est à deux pas, reconnaissable à la sculpture d'oiseau qui le surplombe. C'est un *zanate*, un gravelot à grande queue, emblème du Nicaragua. L'œuvre a été réalisée par Ernesto Cardenal, artiste, théologien, ancien ministre de la Culture dans le gouvernement sandiniste, lors de sa venue à Louvain-la-Neuve à l'invitation de François Houtart. Ce dernier entretenait aussi des contacts étroits avec des leaders guérilleros du Salvador. Il habitait dans un petit appartement qui jouxtait la résidence Sicomore. Son nom a été terni en 2010. La commission sur les abus sexuels créée par l'Église de Belgique a réceptionné une plainte qui le visait. Le chanoine a reconnu s'être livré, quarante ans plus tôt, à des attouchements sexuels sur l'un de ses cousins alors âgé de huit ans. Il est mort à Quito, la capitale de l'Équateur, en juin 2017.

Entre Louvain-l'oubli et Louvain-la-mémoire, l'issue de la partie semble incertaine. « *L'Amérique latine est devenu quelque chose d'intérêt secondaire, déplore Michel Molitor. Elle ne fait plus partie des préoccupations, des agendas, que ce soit de la part des médias, de la communauté universitaire ou du pouvoir politique.* » Les années 2000 ont vu le départ à la retraite de toute une génération de professeurs qui s'y intéressaient activement. Avec leur éloignement s'estompe une certaine représentation



d'un autre monde possible. « *L'Amérique latine, c'est un univers à la fois proche et lointain qui me fascinait*, confie Michel Molitor. *Quand on y allait, on ressentait une certaine familiarité, on partageait certains codes, et c'était en même temps une découverte. Je la vois comme une altérité positive, à la limite plus familière pour nous que l'univers anglo-saxon.* »

Toute l'Amérique latine ressemble aujourd'hui à une pièce en équilibre instable sur sa tranche. L'extrême droite est au pouvoir en Argentine et au Salvador, à l'offensive presque partout ailleurs. Au Mexique et au Brésil, c'est cependant la gauche qui a gagné les dernières élections présidentielles. Et en Colombie, un ancien guérillero doublé d'un ex-étudiant de Louvain-la-Neuve, Gustavo Petro, est devenu en 2022 le premier président de gauche dans l'histoire du pays.

**« Je trouve les Européens beaucoup plus pessimistes que les Latino-Américains. Quand j'étais au Pérou, il y avait des raisons d'être désespérée : la violence, la dictature, la pauvreté... Malgré tout, nous avions l'espoir. Parce que nous étions convaincus que les choses pouvaient changer ! »**

Isabel Yépez, professeure à l'UCLouvain

Dans ce contexte, Rafael Correa soutient que *Louvain* aurait tort de renoncer à son rôle outre-Atlantique. « *La première chose dont a besoin l'Amérique latine, ce ne sont pas des investissements, mais de la connaissance, du talent humain, des transferts de technologie. Une vraie démocratie suppose un enseignement supérieur d'accès massif, d'excellente qualité et totalement gratuit. Et ça, ça n'existe pas en Amérique latine. Il peut y avoir une élite qui s'éduque mieux qu'en Suisse, dans des campus privés, mais le peuple n'y a pas accès. La plupart des universités latino-américaines ont beaucoup de défaillances. Il faut rompre ce cercle vicieux. Sur ce plan, les universités belges peuvent être d'une grande aide, par des programmes conjoints, des échanges de professeurs.* »

Où trouver l'Amérique latine à Louvain-la-Neuve en 2025 ? Sous la Grand-Place, la réserve patrimoniale de l'université abrite des incunables, des ouvrages rares, un million de documents qui dorment dans l'obscurité. Il est possible de les consulter sur demande. On tourne ainsi les pages du mémoire déposé en 1958 par Camilo Torres,

« Approche statistique de la réalité socio-économique de la ville de Bogota ». La couverture cartonnée d'un gris terne, fatiguée par les années, se détache presque sous les doigts. Les feuilles sont d'un papier si fin que le texte de la page suivante se devine en filigrane. L'étudiant colombien a joint plusieurs diagrammes et graphiques d'avant l'ordinateur : sur du papier millimétré, les courbes et les barrettes ont été tracées avec des crayons de couleur. Le mémoire de Chantal Mouffe, remis en 1965, se dévoile sous une couverture vert olive. Imprimées sur des feuilles stencillées, les lettres apparaissent légèrement floues. L'étudiante carolo s'adonne à l'analyse d'un classique du philosophe hongrois George Lukacs, *Histoire et conscience de classe*. Les fondations de son engagement futur sont posées.

Retour à la surface et au grand jour. À la sortie de la bibliothèque : les indices visibles à l'œil nu relèvent plutôt d'une mondialisation de la bouffe que d'un authentique intérêt pour les habitants des Andes, de l'Amazonie, des Caraïbes. Place des Wallons, une enseigne « Nazca empanadas » a récemment ouvert. Face à l'Institut des langues vivantes, on peut se ravitailler chez Mex & go, mais le concept (« local mexican food ») se décline dans l'anglais impérialiste, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes. Sur la grand-place, à côté du cinéma, une *graffieria* appelée Cartel joue sur l'esthétique douteuse des narcotrafiquants. Les tenanciers se présentent comme *the best gang in town* et diffusent sur les réseaux sociaux des vidéos où leurs émissaires arpentent cagoulés les rues de Louvain-la-Neuve. Projetant du même coup une imagerie romantique sur des assassins.

À l'entrée de la rue Charlemagne et de ses magasins rutilants, une adresse discrète propose du maté, diverses variétés de sandwiches au goût latino. La serveuse salue dans un français chaloupé, puis vous adresse spontanément la parole en espagnol, dans un accent qu'on n'a pas su identifier — était-ce celui de Quito, de La Paz ou de Lima ? On est reparti avec un café fumant. Et après l'avoir bu sur les marches de la Grand-Place, au soleil, face à la grande bibliothèque des lettres, on a cru voir passer sous nos yeux l'indignation exigeante de Gustavo Gutierrez, le sourire enjôleur de Camilo Torres, le mysticisme égaré de Conrad Detrez, l'autorité tranquille de Chantal Mouffe, les marches de soutien au Chili opprimé, les conspirations des militants du MIR, les *guajiras* des Mercredis de la guitare, et même le vélo de Rafael Correa. Louvain-la-latina n'avait pas totalement perdu la mémoire. 🐼

Reportage réalisé avec le soutien du **Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles**.

Nos remerciements vont également à **Wallonie Bruxelles International (WBI)** qui a facilité notre reportage au Pérou.